

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice GROSS

La dernière poste du Simplon

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 212-214

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La dernière poste du Simplon

C'est fini !... Elles ne rouleront plus lourdement sur la route du Simplon les vieilles diligences jaunes ! Fini le grelot des chevaux de la poste, fini le chant du postillon, là-haut, dans les grands bois, parmi les mélèzes et les sapins ! Fini...

Mon esprit était plein de ces pensées. C'était le 31 Mai au soir. La dernière poste du Simplon revenait lentement, après avoir achevé sa dernière course. Elle était fleurie pour la circonstance. Toutes « ses soeurs » les quelques dix voitures postales que réclame le service du gros de la saison, avaient été à sa rencontre. Et toutes ensemble au petit pas

des chevaux, comme si elles sentaient qu'elles roulaient pour la dernière fois au milieu de cette nature qui s'endormait en ce soir de printemps, elles revenaient... Le tunnel achevé, inauguré, avait sonné leur fin.

Que Dieu nous garde, de ne pas nous mêler à l'enthousiasme général ! Oui, que Dieu nous garde de ne pas admirer cette œuvre immense qui a nom le tunnel du Simplon et qui vient de mettre deux peuples en liesse ! Mais tout en reconnaissant la grandeur de cette entreprise merveilleuse, la hardiesse de ceux qui l'ont conçue, l'intrépidité et la persévérance de ceux qui l'ont accomplie, tout en se mêlant à la joie de la foule qui, sous le grand soleil que le bon Dieu a daigné nous envoyer, fête au son des fanfares et du canon, l'inauguration du colosse, oui, malgré tout cela, comment ne pas donner un regret à ce cachet de pittoresque et de poésie que perd notre Valais ?

On connaît cette magnifique route du Simplon, œuvre du premier consul. Plus d'un siècle a passé ! Hiver comme été ; elles gravissaient la montagne les lourdes diligences et les paysans s'arrêtaient... regardaient avec plaisir « les vieilles amies » qui apportaient dans la solitude de là-haut un peu du bruit poétisé de ce qui se passait, là-bas dans la plaine. Jeunes et vieux les avaient vues : avaient-ils jamais songé que leur fin était proche ! Oh ! comme ils ont dû la regarder mélancoliquement le 31 Mai, cette dernière poste ! La dernière ! tout ce que ce mot renferme toujours d'amertume me semblait, là, vivant, dans cette « vieille chose » qui roulait pour la dernière fois !

On avait eu une idée charmante. Une des voitures postales portait en grosses lettres, au milieu des festons de verdure, les mots célèbres : « Morituri te salutant. » Oui, les pauvres diligences qui vont mourir vous saluent ! Vous d'abord, paysan de là-haut, qu'elles laissent maintenant perdus, dans le silence morne de tout ce qui vit séparé du reste des hommes ! vous tous qui aimiez à entendre, dans la fraîcheur et

le calme de l'Alpe, résonner le bruit de carrioles qui, toujours fidèles et toujours exactes, montaient là-haut, tout près des neiges, au pays des rhododendrons et des petites gentianes bleues. Les diligences vont mourir... Demain vous passerez à la même heure sur cette même route... vous vous arrêterez... vous écouterez distraits... puis vous continuerez votre chemin, disant : « Elles ne sont plus !... »

Les diligences vont mourir ! Une dernière fois elles vous saluent ! vous aussi, braves postillons, qui avez passé des années et des années à leur côté, les regardant comme des compagnes des bons et mauvais jours, les aimant comme on aime les objets qui partagent notre existence, puisque les choses, elles aussi « .. ont une âme qui nous force d'aimer. »

Il n'est donc pas menteur le crêpe noir dont on a orné votre chapeau. Vous venez de conduire pour la dernière fois la dernière poste : vous ne verrez plus, sur la montagne, le soleil rire dans les branches, vous ne verrez plus la rafale étendre son voile glacé sur les hauteurs, ou si vous devez voir encore sur les sommets et la douce paix des beaux jours et la tristesse des tempêtes, vous serez seuls... oh ! dites ! est-ce qu'une larme ne perle pas au coin de votre paupière ! est-ce que quelque chose ne se brise pas en vous, ce soir !

Et maintenant, là-haut, près du ciel bleu, quelque chose vient de mourir aussi : on entend encore les clochettes des vaches tinter gentiment dans la solitude des forêts, la voix des grands pins pleurer mélancolique et douce, mais ils ne sonneront plus les jolis grelots des chevaux de la poste... il ne répondra plus au frémissement du vent et au chant rauque des avalanches le refrain du postillon... un peu de l'âme de l'Alpe est morte...

Elles ne passeront plus les vieilles diligences...

Brigue, Juin 1906.

Maurice GROSS. Philos.